Quinzième année. — N° 8. Mercredi 16 Avril 1873.

LA GAZETTE ROSE

SOMMAIRE

COURRIER DE PARIS, par Mme la vicomtesse de Renneville. — LES MODES DU JOUR, par Mme la vicomtesse de Renneville. — COURRIER DES THÉATRES : LES DEUX COUSINES. — LITTÉRATURE : IMMORTELLES ET JOUVENCEAU (vision d'une mère), par Mme J. C. — MOSAIQUES ROSES. — DESCRIPTION DE LA GRAVURE : toilettes de mariage.

COURRIER DE PARIS

SOMMAIRE.—Paris vient de se recueillir.—La retraite dans les couvents.—Les sœurs de Saint-Vincent-de-Paule.—Deux nouvelles crèches.—Les fêtes de l'Elysée.— La bénédiction des rameaux.—Paris a deux visages. — Le carême d'autrefois.—Les toilettes de nos mères. — La première journée des courses de Longchamp. — A quoi tient l'élégance. — Ce que les hommes aiment aujourd'hui.— Une poupée en cire. — Les réceptions du monde. — Le shah de Perse à Paris.—Fêtes après Pâques. — Musique religieuse chez la duchesse de Larochefoucauld. — Musique classique chez la comtesse Duchâtel. — Les œufs de Pâques de Reinhart.

Paris vient de se recueillir et de donner l'exemple au monde entier d'une grande ville mondaine faisant abstraction de tout plaisir pour suivre scrupuleusement la Semaine Sainte et les solennités des fêtes de Pâques. Tous les salons se sont fermés, à l'exception de ceux qui ont fait de la musique d'église. Il est de très grand genre aujourd'hui de suivre la retraite dans un couvent et de goûter pendant quelques jours de la vie cloîtrée et monastique. Toutes les belles mondaines qui essaient de ce régime austère prétendent qu'elles s'y assujettiraient sans aucun regret (parce qu'elles s'en affranchissent tout de suite), et que toutes ces saintes femmes, ne vivant qu'en Dieu et pour Dieu, sont les plus heureuses de toutes les créatures. Il faut bien qu'il en soit ainsi, car de belles jeunes filles, appartenant aux familles les plus aristocratiques de France, sont attirées par cette vie calme, simple et mystique, qui est le prélude de celle du ciel, et vont se cloîtrer pour toujours dans un couvent, ou se dévouent, comme sœurs de Saint-Vincent-de-Paule, à soigner les malades et à élever les petits orphelins. Douce et sainte mission de la femme, qui a toutes les aspirations maternelles du cœur en restant la vierge immaculée de l'Evangile!... Elle n'aime pas uniquement un enfant, car tous les enfants sont les siens. Elle est la mère tendre, prévoyante et dévouée de tous les pauvres petits qui lui tendent les bras, et qui, dans leur naïve ignorance, l'appellent *maman!...*

L'une de ces bonnes sœurs de Saint-Vincent-de-Paule nous disait avec une naïveté adorable : — « Ce nom de maman nous ravit!... Il faut bien que nous soyons leurs mamans, à ces chers enfants, puisqu'ils n'en ont plus. » Et elle ajouta avec un profond sentiment de tristesse : « Quand l'un d'eux vient à mourir pour retourner au ciel, nous nous résignons, mais nous pleurons, car il nous semble qu'on nous prend nos entrailles. »

O dignes et saintes femmes, n'ayant qu'une mission : *secourir l'humanité*, et vous effaçant toujours dans l'ombre et l'humilité, d'après les préceptes de l'Evangile ! Que nous sommes petits

auprès de vous, nous qui cherchons à être bonnes et à le prouver dans la limite de nos forces. Le bien nous semble facile, parce qu'il nous rapporte des satisfactions et des louanges ; mais que d'humiliations et d'outrages vous supportez avec une résignation stoïque !... Quand la tourmente populaire monte en flots déchaînés sur l'Océan des révolutions, on vous accuse d'être sœurs de charité, au lieu de vous honorer et de vous porter en triomphe, et l'on vous fait un crime de vos vertus sublimes. On pille vos maisons et l'on brûle les humbles toits où vous abritez la souffrance et la misère ; et quand la tourmente est apaisée, vous oubliez toutes les opprobres que vous venez de subir, vous cherchez et reconstruisez de nouveaux abris, et vous dites à ceux qui vous ont persécutées : « *Rendez-nous vos enfants*, nous les aimerons et les soignerons comme autrefois !... »

Tels sont les miracles accomplis par la religion chrétienne : le pardon des injures et la charité prenant racine sur la persécution même.

C'est surtout dans les quartiers les plus populeux et les plus nécessiteux que la charité se montre plus vigilante et plus empressée pour soulager les misères de la classe ouvrière, et c'est à qui s'ingénie, des heureux de ce moude, pour tendre la main aux déshérités et aux travailleurs. Il n'y avait pas de crèche à Montmartre, et on va prochainement en inaugurer deux tout d'un coup : l'une à Clignancourt, l'autre à la Chapelle-Saint-Denis.

L'idée de fonder une crèche à Montmartre est venue tout naturellement à Mme Richault, parce que chaque fois qu'elle se rendait sur les hauteurs de Clignancourt, à l'imprimerie de son mari, le riche et intelligent éditeur de musique du boulevard des Italiens, elle se trouvait au milieu d'une population souffreteuse dont elle pressentait les privations et la misère.

Mme Richault compte parmi les bons cœurs. Pendant le siége, elle eut une ambulance chez elle, et M. de Flavigny lui remit la croix de bronze, qu'elle méritait à tous égards, pour son dévouement et sa généreuse conduite. Elle s'émut donc profondément de toutes ces pauvres mères qui étaient obligées d'envoyer au loin leurs nouveau-nés, ou de les garder chez elles, ayant à peine le temps de les allaiter et de les soigner. Un jour elle prononça le mot de *crèche*. Ce fut comme une rosée d'espérance et de bonheur qui tomba du ciel dans le cœur de ces pauvres travailleuses. Une crèche !... c'était l'existence et le bien-être de tous leurs nouveau-nés !.... — « Oh ! Madame, dirent la plupart des mères en entourant Mme Richault, si vous fondez une crèche à Montmartre, nous vous bénirons à deux genoux. »

Mme Richault en référa à M. Marbeau, le président de toutes les crèches. Chacun se mit à l'œuvre. M. le maire de Montmartre donna le terrain, et toutes les dames patronesses de l'asile de Montmartre secondèrent Mme Richault dans sa louable entreprise. Il s'agit actuellement de trouver des berceaux et des donatrices. Pour fonder un berceau, il suffit seulement d'une somme de *quarante francs* une fois donnée. C'est bien peu, en songeant aux services que ce berceau de la crèche rend aux petits enfants qu'il abrite. Mme Richault devenant tout naturellement présidente de la crèche de Clignancourt, recevra toutes les offrandes qui lui seront adressées directement, 4, *boulevard des Italiens*. Nous les accueillerons également à la direction de la *Gazette Rose*, 3, rue Rossini.

Les fêtes de l'Eglise qui viennent de s'accomplir laissent dans le cœur et l'imagination des souvenirs ineffaçables, qui fructifient en bonnes semences et qui sont une source divine de consolations et d'espérances. Rien n'est plus touchant et plus biblique que cette fête des Rameaux. Qui oserait rire de cette branche de buis bénit et la profaner, si ce n'est l'athée, qui ne croit qu'au génie du mal? Ce simple rameau vert est le symbole de la rédemption divine. Il rappelle l'entrée de Jésus à Jérusalem, et c'est pour honorer cette tradition que l'on fait ce jour-là, une procession pendant laquelle le prêtre sort de l'église, où il ne rentre qu'après avoir frappé trois fois aux portes avec le bâton de la croix. La bénédiction des rameaux n'a conservé un caractère vraiment pittoresque que dans les campagnes, où chacun se rend à l'église portant à la main une énorme branche de verdure. Les rameaux des enfants sont garnis d'oranges, de gâteaux et de sucreries. Il y a deux ans, à pareille époque, nous étions, pendant la Commune, dans les Pyrénés, à Bagnères-de-Bigorre, et nous avons assisté à un spectacle des plus typiques. Toutes les Bagnèraises, enveloppées dans leur capuche de serge brune, et tenant à la main une longue branche de laurier vert, ressemblaient à des chartreuses et à des carmélites. Des enfants promenaient sur les Coustous l'agneau pascal, tout enrubanné de nœuds et de rubans. La jolie petite ville de Bagnères-de-Bigorre était dans le recueillement le plus profond, car le dimanche des Rameaux précède toutes les phases de la Passion qui vont s'accomplir pendant la semaine sainte.

Ce n'est que le jour de Pâques que l'allégresse est générale. Chacun revêt ses plus beaux habits de fête. Les grosses cloches de l'église paroissiale tintent à grande volée, et les clochetons de la chapelle des Carmes leur répondent. C'est

Pâques, entendez-vous ?... C'est la résurrection du Christ !.... Prosternez-vous, priez et réjouissez-vous !...

A Paris, la population se promène également avec la branche de buis vert, que l'on garde scrupuleusement jusqu'aux Rameaux de l'année prochaine ; mais le même sentiment de piété n'est pas empreint sur tous les visages. Paris a ses croyants et ses sceptiques. Paris se recueille et se distrait tout à la fois. Il pleure d'un côté, il rit de l'autre ; il prie le matin, il danse le soir. Il a capitulé avec le carême et capitule quelque peu avec la semaine sainte, en allant au Bois, à la sortie de l'église, et en se rendant au théâtre le soir, sous le prétexte d'entendre de la musique religieuse.

Nos pères agissaient tout autrement. Non-seulement ils suivaient scrupuleusement le carême, mais ils avaient encore des visages de carême ; et nos mères ne pensaient à arborer des toilettes nouvelles que le saint jour de Pâques ; et quelles toilettes, et quelle simplicité ! La mode, toute inconstante et toute capricieuse qu'on la proclame, ne se métamorphosait que tous les cinq ans. On faisait donc confectionner une demi-douzaine de toilettes qu'on portait indifféremment, parce qu'elles étaient toujours à l'ordre du jour et du soir. Il en était de même des chapeaux et des coiffures. La femme qui eût osé s'affranchir de cette uniformité eût passé pour une extravagante et eût été mise à l'index de la société. Aujourd'hui c'est tout différent : on marche à la vapeur et on vit de même. On lance la mode avant même qu'il ne soit possible de la porter, et le premier dimanche des courses de Longchamp en a été pour ses frais de chevaux et de jockeys.

Les belles dames qui avaient demandé des toilettes *ébouriffantes*, à *sentiment* et à *sensation*, aux premiers faiseurs de la capitale, ont gardé leur exhibition d'élégance pour la seconde journée des courses, espérant que le chevalier Printemps remplacerait les giboulées. C'était d'ailleurs le dimanche des Rameaux. Quel ingénieux prétexte pour aller à l'église et pour s'affranchir des courses et des averses !

A l'exception de MMmes Gustave et Alphonse de Rothschild (des intrépides), en toilettes couleur du temps, il n'y avait pas un seul nom féminin à la mode à citer. Le steeple-chase des toilettes a donc été ajourné au dimanche suivant, si le temps le permet toutefois. Nous vous en reparlerons dans notre numéro du 1er mai. Le premier devoir d'une femme, aujourd'hui, c'est d'être élégante, ou du moins d'avoir la réputation de l'être.

L'élégance, autrefois, était innée, c'était un don de la nature. Une femme était élégante avec une robe de cachemire ou de mousseline. Plus elle affectait de simplicité, plus elle était élégante. C'est tout différent par l'époque que nous traversons. L'élégance dépend du couturier ou de la couturière qui dispose les costumes et les toilettes. Plus vous traînez de froufrous, de falbalas, de volants, de plissés, de bouillonnés ; plus vous avez de nœuds, d'écharpes, de retroussis, de quilles, de revers, plus vous êtes élégante. L'élégance n'est plus dans la forme ni dans la tournure ; donnons-lui le nom de paquet et tout sera dit. A quoi servent les hanches bien modelées et la cambrure fine et svelte de la taille ?

La mode a introduit des cascades de ruban, de dentelle ou de guipure au milieu du dos, et des revers sur la poitrine, ce qui permet aux femmes mal faites de prouver qu'elles ont une taille analogue à celles qui sont bien faites.

L'exagération du luxe et de la dépense est la conséquence des toilettes de mauvais goût. On a supprimé la crinoline, mais on met sur une seule robe la garniture de trois costumes. Telle est l'élégance d'aujourd'hui.

Avec trois et quatre mille francs consacrés à l'achat d'une toilette, depuis les pieds jusqu'à la tête, une femme est élégante. Elle ressemble à une pagode. Elle est très souvent embarrassée de sa traîne, de ses dentelles, de son pouff qui se cambre derrière en véritable strapontin, de sa coiffure en bonnet de grenadiers, mais elle est élégante, parce que sa toilette représente une somme de...

— Combien votre toilette coûte-t-elle ?...

Si vous avez la naïveté de répondre 500 francs, on vous prend en suprême dédain.

—Où s'habille-t-on pour 500 francs ? A-t-on une idée de cela !.... C'est ce que votre femme de chambre dépense, si elle a de l'instinct et des aspirations.

La plus modeste des toilettes varie de 1,200 à 1,500 francs chez X, Y et Z. Auriez-vous la plus jolie figure du monde, personne ne fera attention à vous, à moins que vous n'ayez une toilette extraordinaire Que de femmes sont réputées à la mode et mises en vedette, sans réaliser le programme de la beauté? On aime la robe et le mannequin.

Il nous a été raconté un moyen très ingénieux qu'avait employé une femme d'esprit, du meilleur monde, pour retenir son mari à la maison. M. le comte de *** aimait à l'excès les poupées à la mode et les froufrous. Un costume bien drapé et bien relevé, cambré à l'espagnole, obtenait tous ses suffrages. Il suivait les robes; les volants l'attiraient.

— Vous vous habillez très mal, ma chère amie, disait-il souvent à sa femme, qui n'avait qu'un seul tort, c'était d'être très bien faite et d'avoir des formes, et qui ne pouvait pas s'affubler de tous les froufrous du jour.

Pour retenir ce mari capricieux et fantasque, plus malade d'esprit que de cœur, elle loua vis-à-vis son hôtel un petit appartement qu'elle fit meubler somptueusement, et dans lequel elle plaça une poupée de cire habillée superbement par *Gagelin*, *Werth*, *Aurély*, *Jeanne* et *Marguerite*. Tous les jours, ce mannequin changeait de toilettes. C'était une véritable exhibition des nouvelles modes de la saisou.

Le comte s'y laissa prendre. Il restait en extase des heures entières devant le mannequin qui ne bougeait pas.

— Quelle tenue et quelle élégance ! se disait-il !... A quoi rêve donc cette belle jeune femme qu'elle ne daigne même pas me regarder ? Je ne vois jamais personne autour d'elle. C'est la femme de neige, celle-là !... Quelle froideur... et quel dédain!

Le comte mit tout en œuvre pour savoir qui elle était. Le concierge avait le mot. C'était une Suédoise, qui ne recevait aucune lettre, ni aucune visite. Il fallait seulement se contenter de la regarder. C'est ce que fit le comte. Cela dura six mois. Puis, un beau jour, la Suédoise disparut. Le comte était très sérieusement amoureux de ce mannequin. Il avait renoncé à ses habitudes de coulisses, il soupirait, il regrettait, il ne mangeait plus, il ne dormait plus. Il fut décidé qu'on irait passer l'hiver à Nice. La comtesse tenait le comte dans ses filets.

Vis-à-vis le grand hôtel où ils étaient descendus, le comte retrouva la Suédoise et ses fabuleuses toilettes.

Il en coûte souvent très cher, comme vous voyez, pour retenir un mari infidèle, et toutes les femmes n'ont pas l'esprit et les moyens d'avoir une rivale en cire.

Quelques belles réunions ont précédé la semaine sainte. On cite entre autres la réception de Mme la marquise de Blesseville, un des salons académiques du faubourg Saint-Germain, où M. Latour-Saint-Ybars a lu un des fragments de sa tragédie d'*Alexandre le Grand*.

Un très brillant raout chez Mme la baronne Caruel de Saint-Martin, dans son magnifique hôtel de l'avenue de la Reine-Hortense, voisin de la comtesse de Gabriac. Les raouts de la baronne de Saint-Martin ont un caractère tout particulier. On y cause aux sons d'un orchestre qui exécute les meilleurs morceaux du répertoire moderne.

Mercredi 2 avril, concert de musique classique chez la maréchale Regnauld de Saint-Jean-d'Angely, et le lendemain jeudi, magnifique concert chez Mme Heyne. Il y avait abondance de fleurs et de jolies femmes, telles que la duchesse d'Elchingen, la duchesse de Montmorency, la vicomtesse Aguado, la marquise de Canisy, la comtesse de Pourtalès, la marquise de Gallifet.

Une très grande soirée est annoncée pour le 19 avril, chez la comtesse Edmond de Pourtalès.

Il est certain que Paris va recevoir la visite du Shah de Perse. C'est le journal *le Sport* qui l'a annoncé, et M. Eugène Chapus est toujours parfaitement renseigné sur les déplacements du *high-life*.

Voici ce que dit le *Sport* à ce sujet :

« L'ambassadeur extraordinaire du Shah de Perse a quitté Berlin et doit arriver ces jours-ci à Paris pour se rendre ensuite à Londres, où sa mission est d'annoncer officiellement le voyage de son souverain.

» Le Shah Nassir-el-Din, que nous allons avoir à Paris, est né en 1820. Il a succédé à son père en 1848. Il a dès lors commencé à introduire dans l'administration de ses Etats des réformes qui, d'abord, ne furent pas comprises et se perdirent dans les péripéties de révolutions de palais. Ses armées furent plusieurs fois victorieuses dans des guerres contre les peuples asiatiques, notamment contre le Khan de Kiva, auquel les Russes vont faire la guerre maintenant, au grand déplaisir de l'Inde-Angleterre,

» Nassir-el-Din, comme tous les princes orientaux d'à présent, montre de plus en plus une tendance sympathique pour les nations européennes, leurs habitudes, leurs mœurs, leurs idées et leur organisation. Il a popularisé dans ses Etats les institutions modernes. Il est partisan et protecteur du télégraphe, des chemins de fer, de l'application de la vapeur à l'industrie, de la constitution et de la discipline de nos armées.

» La présence du Shah de Perse à Paris sera donc un événement. Pauvre Paris !... Quelle idée se fera-t-il de nos mœurs européennes et des Français qui brûlent eux-mêmes leurs palais et leurs monuments, et qui anéantissent leur gloire nationale? Quand il regardera le tronçon de la colonne Vendôme et qu'on lui dira : « Il y avait sur ce piédestal une colonne de bronze fondue avec les canons victorieux de la France, et qui rappelait les principales batailles du premier Empire, et cette colonne a été jetée à bas par la fureur populaire. Paris a eu le vertige. Il s'en est pris à ses triomphes. Il a tenté de s'anéantir lui-même. Il voulait devenir une ville de ruines et

de cendres pour régénérer et reconstituer une société nouvelle. » Le Shah de Perse en écoutant tous ces tristes récits, pourra bien se demander s'il n'est pas venu chercher le progrès et la civilisation dans un pays de fous et de sauvages. »

La dernière quinzaine d'avril, dans laquelle nous entrons, ne sera qu'une série de réceptions, de bals et de fêtes qui se continueront pendant le mois de mai : puis on fera ses malles dans les premiers jours de juin, et l'on partira à la campagne et aux eaux.

Déjà l'on fait des projets de voyage. Où ira-t-on ?... Les vrais malades aspirent après le soleil et la chaleur, pour aller chercher dans les eaux thermales *ad hoc* un adoucissement à leurs maux, et ceux qui ne le sont pas forceront bien le docteur Constantin James à leur trouver un cas obligatoire de départ.

Nous allions oublier, dans la nomenclature des réceptions de la première quinzaine d'avril, la réunion musicale de Mme la duchesse de Larochefoucauld Bisaccia, où les chœurs du Conservatoire ont fait entendre divers morceaux du répertoire de l'Opéra, et un ensemble tiré d'un oratorio de M. le prince de Polignac : *La Passion*. Ce morceau, d'une facture large et savante, a été bissé.

On a fait également de la musique chez la comtesse Duchatel. On a exécuté le septuor de Beethoven et le quintette en *la* de Mozart.

Il nous a été impossible, à notre grand regret, de nous préoccuper des œufs de Pâques, comme nous le faisions chaque année, la *Gazette Rose* paraissant deux jours après Pâques. Il nous eût été bien agréable de conduire nos lectrices chez nos premiers industriels en renom qui profitent toujours du jour de l'An, des œufs de Pâques, des fêtes carillonnées et de Noël, pour éditer de petits chefs-d'œuvre artistiques, qui sont la richesse industrielle de Paris. Non pas que la maison Alphonse Giroux se mette positivement marchande d'œufs, pas plus que Susse et Duvelleroy ; mais, sous le prétexte d'offrir un œuf, on envoie une des mille et mille merveilles de Giroux, un bronze de Susse, sa statue d'Alsace-Lorraine ou le buste du comte de Chambord, par M. de Vasselot ; ou bien un éventail de Duvelleroy en dentelle, en écaille, ou avec une peinture de Mussille.

Mais le vrai marchand d'œufs de Pâques, c'est Reinhart, le successeur de Siraudin. Son magasin de la rue de la Paix était encombré d'œufs de toute espèce : œufs orientaux en tissu cachemire brodé d'or ; œufs de satin richement brodés au passé ; œufs aquarelles ; œufs à surprises ; sans compter tous les œufs en filigrane d'or, de la poule aux œufs d'or et de tous les autres œufs faisant bonbonnière, boîte à bijoux, nécessaire à ouvrage et coupe à bijoux. Tous les coqs et toutes les poules des plus huppées et du meilleur monde s'étaient donné rendez-vous chez Reinhart. On eût dit d'un salon à la mode pour les attitudes, le genre et la toilette.

Un très beau coq, vraiment, le coq du village, offrait galamment son bras à une jeune poulette couronnée comme rosière de Nanterre. Il y a des mœurs et de la vertu parmi les poules, comme vous voyez, et pourtant le Polichinelle du théâtre Miniature était venu rôder dans le magasin et s'était introduit parmi les vitrines, regardant insciemment les passants, et semblant leur dire : « Je sais qui vous êtes, je vous connais tous, car depuis que je suis Polichinelle, je vois toujours les mêmes vanités, les mêmes ambitions et les mêmes passions qui passent et se renouvellent. »

Il y avait aussi des nids de fleurs et d'oiseaux, des couveuses avec la poule aux œufs d'or ; des branches d'arbre avec des nids, et de très jolies mondaines en robe à traîne, lorgnant et admirant toutes les féeries de Pâques, dans les vitrines de Siraudin, sans compter les autres mondaines qui venaient les acheter.

Voilà ce qu'il y avait chez Reinhart. La plupart d'entre vous auront vu tout cela, sans aucun doute, car Reinhart est le préféré des confiseurs, comme les *Préférés* sont les bonbons du grand monde aristocratique.

Vicomtesse de RENNEVILLE.

LES MODES DU JOUR

Il ne faut plus compter sur rien ici bas. On tenait le printemps, tout verdissait autour de soi, les lilas allaient fleurir, les arbres fruitiers s'étaient poudrés de leurs vaporeuses fleurs blanches. Et puis, tout d'un coup, le printemps s'est enfui. Où est-il allé ?... Qui l'a rencontré ?... Et quand reviendra-t-il ?... Et pourtant la mode s'était déjà parée de ses plus beaux habits printaniers. Il y avait fête dans tous les magasins de Paris. C'était à qui cherchait à l'attirer et à le retenir. On lui donnait des étoffes nouvelles, des chapeaux charmants, des costumes ornementés et disposés d'une façon inédite, et rien n'a pu le retenir.

Ce n'est pas une raison pour attendre que le soleil revienne nous sourire et pour abandonner la mode jusqu'au retour du printemps. Il faut au contraire profiter de ces quelques jours de répit pour être prête au premier signal printanier. On n'a qu'à vouloir cette saison, pour être belle

et élégante. Quel luxe!.. Quel entrain de coquetterie.... Et où s'arrêteront tous ces flots de volants et de bouillonnés qui montent toujours?

L'inauguration de la grande galerie transversale qui relie la rue de Rivoli à la rue Saint-Honoré, et dans laquelle les Magasins du Louvre ont installé tous leurs rayons de soieries, a été un événement industriel et l'est encore. Cette galerie de soieries est une véritable merveille. Des panoplies et des banderolles d'étoffes nouvelles, aux teintes les plus douces et les plus fraîches, la décorent. Chaque rayon de soieries arbore son pavillon. L'effet en est très pittoresque. C'est dans cette galerie que se trouve le *drap Cyclope*, le succès de la saison, et le *Paris-Louvre* dont l'autorité fait loi, tant il est simple et épais, ce qui l'a fait désigner également sous le nom de drap de soie, et qui se reproduit en plus de cent nuances claires et foncées, graduées par cinq ou six tons différents dans chaque teinte. Ainsi combinées, toutes les nuances des Magasins du Louvre reproduisent les camaïeux les plus jolis et les plus variés.

Les Magasins du Louvre offrent deux séries extraordinaires de drap Cyclope. L'une à 9 fr. 75 le mètre, dont la valeur réelle est de 15 francs. Et l'autre à 11 fr. 75 c., au lieu de 17 francs, qui est sa valeur réelle. Le drap Cyclope est la plus belle, la plus riche et la meilleure des étoffes de soie. Il est signé ***Bonnet***, comme bien vous pensez. La signature de Bonnet équivaut, dans la fabrication de la soierie, à celle d'un grand peintre qui fait prime et dont les œuvres sont disputées et appréciées, parce qu'elles sont uniques.

Le Paris-Louvre est coté : 7 fr. 75, 8 fr. 75, 9 fr. 75, et 10 fr. 75 le mètre en drap de soie noire et en véritable cachemire de soie noire.

En nuances de couleurs claires et foncées, d'une largeur de 60 centimètres, il y a le drap de soie, de première qualité, à 6 fr. 75 et 7 fr. 75 c. le mètre. Et le Paris-Louvre, à 9 fr. 75 et 12 fr. 75 c. le mètre.

Passons aux étoffes grisailles de soie qui s'annoncent comme devant avoir une certaine vogue, disposées avec des taffetas de couleur différente. Les taffetas rayés fond blanc varient de 3 fr. 90 à 5 fr. 90 c. le mètre.

En étoffes de laine, il y a beaucoup de fantaisies qui s'appellent : Sultane, Diagonale et Byzantine, crépé de Chine.

Il y a 10,000 pièces poil de chèvre uni, en toute nuances à 78 c. le mètre.

5,000 pièces Sultane, fond écru rayé couleur, article entièrement nouveau, le mètre 95 c.

Des cachemires d'Ecosse, chaîne fantaisie en toutes nuances, à 1 fr. 65 c. Du foulard beige et Marengo, double chaîne à 1 fr. 95 c.

De la Diagonale, très simple, avec pois brochés, haute nouveauté, à 2 fr. 40 c.

De la Grenadine rayée laine et soie, haute nouveauté, à 4 fr. 50.

Du Chalys, haute nouveauté, garantie indéchirable, largeur 1 m. 20 et 1 m. 40 à 7 fr. 50 c. et du Haïck rayé, tissu algérien, largeur 1 m. 20, à 7 fr. 90 c.

Les confections et les costumes occupent aussi une place très importante dans les Magasins du Louvre. Nous ne pouvons en désigner que quelques-uns aujourd'hui, mais nous y reviendrons au moi de mai.

Citons parmi les confections des vêtements, en poult de soie de très belle qualité, ornés de ruches de guipure nouvelle à 85 fr. Des tuniques en beau poult de soie, qualité extra, modèles très élégants ornées de passementerie et d'une jolie guipure, à 98 fr.

Des blouzes russes, en très beau poult de soie, ornées de biais nouveaux et de dentelle, genre simple et élégant tout à la fois, à 150 fr.

Et une Echarpe arabe, charmante confection, tissu riche, broché de soie, en toute nuances, ornée de glands et de frange assorties, à 26 et 33 francs.

Les vêtements en cachemire ont plusieurs formes différentes. Les uns sont dans le genre Mantelet, avec pans écharpe et capulet de guipure et de rubans dans le dos. Les autres, très richement soutachés, composent des dolmans d'un nouveau style. Il y a encore des tuniques en cachemire, et des ***blouzes russes***, variant de 45, 80, à 100 francs.

Les costumes de laine débutent à partir de 29 fr. Est-ce possible, nous dirat-on ? Allez-y voir. Pour 29 *francs* vous aurez un costume complet en Sultane ornée de toutes nuances, composé d'une jupe demi-longue, avec grand volant fermé à tête tuyautée, et d'une charmante tunique princesse ouverte en tablier. Le corsage, formant gilet, est orné de deux biais en pareil. C'est pour rien comme vous voyez. Et pour 45 *francs*, un costume complet en cachemirienne unie, en toutes nuances, de très belle qualité, composé d'une jupe à volants et d'une tunique drapée. Corsage orné à l'Alsacienne.

Et pour 100 *francs*, un costume complet en très beau cachemire d'Ecosse noir, très fin et très léger, composé d'une jupe à plusieurs volants, et d'une tunique forme nouvelle, avec ornement mélangé de cachemire et de satin.

Nous décrirons, le mois prochain, toute une col

lection de costumes des Magasins du Louvre, tant en laine qu'en soie, en percale, en batiste écrue et en toile.

La lingerie s'est transformée et a pris des allures masculines. Il le fallait bien avec les gilets et les vestes. Les nouveaux cols et les nouvelles manches tombant droites comme les manches d'hommes, ont trois plis godets sur le dessus de la manche et sont plates dessous. Les cols sont cassés exactement comme ceux de Messieurs du Jockey. Il s'en fait en toile rayée, à pois, quadrillés, en nansouck, en percale et en batiste. La fantaisie l'emporte. Et la Glaneuse, qui cueille toutes les fleurs de la fantaisie, débute avec de bien jolies actualités printanières, telles que le *Gilet Faublas* en gros de Suez, bleu pâle, faisant collerette, revers, et jabot de valenciennes, se terminant en deux pans cravates, faisant basques, avec toutes petites pochettes ouvertes en biais coquillées de valenciennes. Tous les contours du gilet sont brodés de valenciennes.

***

Le gilet *Incroyable*, en moire rose et faillenoire faisant gilet décolleté en revers et garnis de dentelle noire, sur un plastron de moire rose. Petit bouquet de fleurs d'un côté séchappant du coin des revers.

Le fichu Angèle, faisant châle, en gros de Suez, feuille de rose, avec ruche de tulle Malines tout autour, s'attachant par un double nœud gros de Suez, destiné aux corsages ouverts en cœur.

Ces trois fantaisies élégantes, le gilet Faublas, le gilet Incroyable et le fichu Angèle reviennent de droit aux jolies tailles. On peut transformer tout d'un coup une toilette noire ou grise avec l'un de ces gilets qui fait décor sur le corsage.

Il y a encore une nouveauté, le fichu Napolitain en guipure de soie de toutes nuances, faisant à la fois coiffure et fichu. C'est très léger et très seyant

La Mantille espagnole, en blonde blanche et noire, se voit beaucoup à l'Opéra. Les belles dames la prennent pour sortie de théâtre et savent la disposer comme le font les Madrilènes.

Ce qui fait actualité, c'est l'*écharpe Glaneuse*, en faille noire, avec larges bouquets brochés en relief, de fleurs des champs, de bouquets de roses, de guirlandes de fleurs de jardin et de bouquets aquarelles. L'écharpe en faille, en reps, en gros de Suez et en crêpe de Chine, reste en vogue plus que jamais, car elle sert derrière à rattacher le pouff de la seconde jupe. On avait dit que les pouffs tomberaient. Il n'en est rien cette saison de printemps. Les tuniques sont transformées; elles s'ouvrent devant pour la plupart, se gonflent derrière ou se retournent en revers qui se rejoignent par des nœuds de ruban.

Le tout joli ruban Deshoulières, en faille de deux nuances, pour médaillon et cravate, soit feuille de rose et bleu pâle, blanc et lilas, marron et maïs, vert réséda et vert bouteille, est déjà épuisé. Le succès de ce ruban rappelle celui de l'Echarpe Romaine. La Glaneuse en a commandé bien vite toute une nouvelle collection qui comprendra en outre un très beau ruban de ceinture, dans ces deux teintes douces et opposées.

La Glaneuse offre encore à toutes les belles dames qui lui feront l'honneur de visiter ses magasins de la *rue de la Chanssée-d'Antin*, n° 7, plusieurs collections très artistiques. Entre autres : une collection de boutons d'acier, pour les costumes de serge, en laine bège et marron ; une collection d'éventails de fantaisie, et des éventails de batiste de toutes couleurs à coulisses et des éventails de batiste noire, pailletés d'acier, également à coulisses.

Les gants de la Glaneuse sont aussi très réputés, tant pour leur coupe modelée que pour la qualité de leur peau très souple et très solide en toutes nuances, soit à cinq boutons, ou s'enfilant comme une mitaine.

Il n'est guère question de voiles pour la saison de printemps; la nouvelle forme des chapeaux s'en affranchit presque. N'allez pas croire, surtout, que tous ces chapeaux, perchés sur le sommet de la tête et ressemblant à des nids de fleurs et d'oiseaux, soient l'expression de la mode élégante. Il y a des épouvantails plus propres à effrayer les moineaux et à protéger les cerisiers qu'à coiffer les jolies femmes.

Il ne faut donc pas accueillir toutes ces nouvelles formes qui se produisent de toutes parts. Les premières maisons et les modistes de bon goût font tout autre chose. Mme Virot tend à ramener le genre capote et *Mlle de Bongars* fait comme elle. Vous connaissez *Mlle de Bongars*; nous vous l'avons souvent présentée ; elle est parfaitement élevée, ce qui donne à son talent une élégance innée ; elle est très distinguée, et ses modes s'en ressentent. De plus, elle ne fait pas payer cher, parce qu'elle a une installation toute modeste et toute coquette, à *l'entresol*, 1, *rue d'Antin*. Avec le prix d'un seul chapeau d'une maison en vogue, vous en avez deux chez elle, ayant tout autant de cachet et d'élégance. Les femmes économes et de bon goût y réfléchiront à deux fois. Etre aussi bien coiffée, et payer moitié prix, quel avantage immense !...

Voici quelques uns de ses nouveaux modèles ; vous les apprécierez !

C'est un chapeau parisien, de demi-toilette, *rond ou fermé à volonté*, en paille de riz blanche, avec calote un peu haute et arrondie, et bord relevé garni de deux biais de velours marron. Autour de la calote, double torsade de ruban maïs et marron. Sur le côté, très large nœud cravate en faille marron, doublé de maïs, avec pans en biais attachant un bouquet de fleurs des champs composé d'avoine, coquelicot, bluet, fleurs de pissenlit et charbon. Ce bouquet est admirablement bien disposé. C'est Mlle de Bongars qui monte ses fleurs elle-même.

***

Une capote *Marquise*, avec passe en paille de riz doublée de faille vert d'eau bouillonnée dans l'intérieur. La passe droite est légèrement ondulée tout autour. Le fond est bouillonné de crevés de faille vert bouteille, séparés au milieu par une ruche froncée faisant traverse. Le bavolet est également en faille vert bouteille, doublé de vert d'eau. Autour du fond, double torsade de faille bouteille et vert d'eau. De côté, voile de dentelle noire flottant derrière, attaché par une belle plume d'autruche des deux teintes de la faille, au pied de laquelle s'épanouit une belle rose thé. Larges brides en biais faille bouteille, doublées de vert d'eau.

***

Un chapeau Lamballe, tout rond, en paille de riz blanche, très haut de forme avec bord relevé tout autour, bordé de faille rose et de velours noir, doublée de faille rose s'enroulant d'un côté, et de l'autre se retournant en revers de faille rose. Dans l'intérieur, tout autour du bord relevé, guirlande de boutons de roses naissants dans leur feuillage et leur tige. Sur le devant du chapeau, un nœud en velours noir retenant une branche de roses bien épanouies se dressant en aigrette.

***

Un chapeau Watteau, en paille de riz, forme très haute et un peu pointue, s'inclinant devant et se relevant d'un côté en revers de faille rose, car la passe est doublée de faille rose, avec biais de faille bleue. Le revers est maintenu par une torsade de faille rose et bleue continuant autour de la calote. Une guirlande de branches de myosotis encadre la passe et s'épanouit de côté en bouquet, avec fusée de deux roses de Bengale bien épanouies. Voile de dentelle flottant derrière.

***

Un chapeau Henri III en faille noire, avec bord relevé et crevés de faille noire en biais, doublés maïs, faisant guirlande dans l'intérieur. Autour de la passe, large torsade noire et maïs se déroulant en crevés. Sur le côté, dans un des crevés, bouquet de roses maïs. Par derrière, nœud cravate sans pans, placé sur les cheveux.

***

Les coiffures en cheveux continuent à être très hautes. De même que le chapeau, il ne faut pas les exagérer. On peut se coiffer à la mode sans se faire une perruque ou un bonnet de grenadiers. Les calotes des nouveaux chapeaux sont si hautes que le *peigne girafe ou espagnol*, si vous le préférez, peut parfaitement s'y placer. Cela devait être. Le peigne girafe a donné le temps aux modes du printemps de le recevoir avec tous les honneurs qui lui sont dus, car il date de cet hiver. Son immense succès a été spontané ; on l'avait trouvé si ridicule et si impossible autrefois, du temps de nos mères ! Quand on nous parlait du peigne girafe, il nous semblait voir la girafe du Jardin des Plantes se promener devant nous; et ce peigne girafe, depuis qu'il est de retour, nous paraît d'autant plus élégant qu'il est en rapport avec les coiffures du jour et du soir, et qu'il complète pour ainsi dire la coiffure. Il est facile à poser ; on n'a qu'à le mettre au milieu de la tête, dans les crépés et les coques de cheveux. Il produit le meilleur effet, soit en écaille blonde cotelée comme une feuille de bégonia, ou bien découpée et dentelée comme une vieille guipure de Venise. Ce peigne girafe ne s'en tient pas à une seule forme ; la fabrication des peignes d'écaille est bien trop intelligente pour cela ; elle a voulu que tous les désirs et tous les caprices féminins fussent satisfaits. Il suffit qu'une élégante voie le peigne Espagnol sur la tête d'une autre belle dame pour qu'elle le veuille absolument tout de suite : il est si seyant et si autocrate ; il est original et distingué tout à la fois ; il se popularise; on le voit partout. L'imitation va faire des siennes ; mais il est aussi facile de distinguer l'écaille véritable que le diamant; la lumière et le jour filtrent à travers l'écaille, tandis que l'imitation est opaque et terne.

Puisque nous sommes en République, la fantaisie s'en donne à cœur joie. On peut à peu près s'habiller à sa guise, du moment que la toilette a du goût et de l'initiative. Quand on consulte *Mlle Marie Bataillon* sur les toilettes printanières qui vont être à la mode, l'intelligente et spirituelle faiseuse répond tout simplement : « Choisissez ce qui vous plaira le mieux, car il n'y a pas de mode réelle et typique. »

On porte des corsages à gilet et à basques, de

vrais habits Louis XIII, des jupes à tablier soubrette et paysanne, des quilles du temps de la reine Anne, des revers mousquetaires se rejoignant derrière en nœuds de rubans ; des redingotes, qui, sous le nom de tuniques, se déboutonnent à mi-jupe ; des blouzes russes serrées à la taille par une ceinture ; des robes Princesse, des costumes demi-longs avec retroussis et pouff tournure ; les corsages sont ouverts en cœur, en châle avec revers, ou bien sont décolletés carrément en plastron.

La mode s'est complétement affranchie de l'uniformité. Elle ne veut rien d'unitaire, elle ne veut pas fraterniser ; mais elle est libre !... Elle en abuse, et elle mettra, si cela continue, son chapeau par-dessus les toits.

Ce qui est positif, c'est qu'on revient de plus en plus aux étoffes de laine. *Mlle Marie Bataillon* en dispose de charmantes que nous allons vous décrire.

Ce qui fera genre, ce sont les percales d'Alsace et de Mulhouse imprimées, à carreaux, à rayures et à pois.

Nous n'en sommes pas là. Attendons l'été pour vous parler costumes de batiste et de toile. Les costumes printaniers en lainage et en faille doivent nous préoccuper tout d'abord. C'est un costume demi-long en popeline soie et laine, nuance tourterelle, avec ornementation de poult de soie écrue. La jupe est ornée de volants à plis plats très larges et un peu distancés, et de biais. Arrangez cela. On garnit tout à la fois les jupes de volants et de biais, de bouillonnés et de volants, de plissés et de volants. La seconde jupe décrit une espèce de traîne encadrée du même plissé plat et se relève en pouff derrière avec des nœuds écrus. Le corsage est à gilet devant et à basques revers derrière. Les manches ont un grand revers faisant gantelet.

⁂

Un costume en Sicilienne gris argent et gris fer, avec première jupe, ornée de onze volants derrière, bordés d'un biais gris fer. Tunique tablier relevée à la paysanne, avec volant froncé tout autour ! attaché derrière avec des nœuds de velours noir. Un nœud de velours noir plisse également le bas des manches. Le corsage est à gilet gris fer devant, et à basques mousquetaire derrière avec nœuds de velours noir.

⁂

Une toilette en faille blonde avec une jupe unie à traîne. Tunique Louis XV, en laine de même teinte, garnie de plusieurs entredeux de guipure de même ton, intercalés entre des bandes de cachemire, se terminant par une dentelle assortie, le tout brodé en laine marron. C'est très simple, très élégant et très grande dame tout à la fois.

⁂

Un costume de courses, avec jupon de velours marron tout uni. Seconde jupe en diagonale nuance tourterelle, garnie de deux velours marron et d'une frange de boules marabout tourterelle. Cette jupe se drape derrière en pouff et retombe de chaque côté en large écharpe carrée brodée de frange boule. Le corsage, gracieusement ent'rouvert, laisse entrevoir un gilet de satin bleu et se termine en basque arrondie derrière garnie de boules. Manches demi-larges avec boules et velours marron.

⁂

Une toilette en faille vert réséda et vert myrte. Tout le derrière de la jupe faille réséda, avec neuf volants fouillis très foncés et simplement ourlés. Le corsage, également vert réséda, avec gilet vert myrte, tombe derrière en casaques tuyautées garnies de volants, et se retrousse en deux ailes de volants de chaque côté. Tout le devant de la jupe est vert myrte. Il y a une série de treize petits volants montant jusqu'au gilet. On peut faire la jupe vert myrte séparée de la traîne vert réséda ou les relier ensemble. Un petit fichu pélerine vert réséda garnit le dos du corsage et se découpe en revers sur le gilet. Manches bouillonnées avec manchettes à plis tombant de côté, arrêtés par un second nœud myrte.

⁂

Un costume en faille bleue camaïeu, avec jupe plissée, à larges plis plats, garnie devant d'un velours bleu plus foncé sur lequel sont posés des boutons de nacre Burgos. De ce velours partent des bandes en même velours, placées de distance en distance, et garnissant le devant de la jupe maintenue de chaque côté par des boutons de nacre. Gilet en velours bleu fermé avec des boutons de nacre. Corsage à basques très longues, avec poches indiquées par un velours et trois boutons de nacre. Manches toutes bouillonnées, avec revers dans le style des poches. Fichu collerette autour du gilet.

⁂

Il nous est impossible de tout dire. Il y a un trousseau, une toilette de mariée et douze toilettes qu'on achève bien vite pour la semaine d'après Pâques.

L'activité la plus grande règne dans le petit entresol de *Mlle Marie Bataillon*, 5, *rue Thérèse*. C'est une véritable ruche d'abeilles.

Toutes les chaussures les plus habillées continueront à être assorties aux toilettes et aux costumes, à moins qu'on ne préfère la bottine Louis XV, en satin noir, ou la bottine en chevreau doré qui se porte également avec toutes les toilettes, mais la bottine assortie aux robes est plus d'ensemble et plus grande dame. Les bottines de chevreau de toutes nuances ont un grand type d'élégance, cambrées et modelées par *Jouvenot*, qui leur imprime son talent fantaisiste et *classique* tout à la fois. J'ai dit *classique*, car il y a des maisons de chaussures où le romantisme domine à ce point qu'on perche les femmes sur des échasses en guise de bottines, et qu'on les ferre d'or et d'argent, ni plus ni moins que Pégase ou la jument des Contes arabes. Non-seulement c'est très disgracieux de s'atrophier le pied comme le font les Chinoises, mais c'est encore très dangereux pour la santé.

L'Académie de médecine est très opposée aux bottines échasses, parce qu'il en résulte des désordres graves et sérieux. Le pied bien cambré, mais bien agile en même temps, donne à la tournure une grande aisance et une grande élégance. Un pied bien fait ne ressemble pas à un pied-bot, mais à celui de la Diane chasseresse.

Ceci bien posé, parlons des nouveautés de la maison *Jouvenot*, dont quelques-unes attirent déjà les regards dans les vitrines de son magasin, 165, *rue Saint-Honoré*.

C'est un coquet soulier Louis XV, en chevreau noir, illustré d'une broderie de jais et d'un nœud-cravate en faille noire. C'est très simple; mais un joli pied n'en est que plus admiré. Un autre soulier Louis XV, en faille noire, est brodé de fleurs des champs, avec nœud béarnais en ruban assorti.

Un soulier Louis XV en satin noir, avec broderie en relief en soie noire, au passé et au point d'armes, avec nœud-cravate en satin. On revient aux nœuds plus simples, sans doute, pour les robes à traîne unie. Pour les petits pieds qui aiment les gros nœuds, Mme Jouvenot chiffonne avec un goût exquis le nœud cocarde, le nœud écharpe, le nœud aigrette et le nœud pouff.

Comme haute nouveauté fantaisiste s'entendant avec les costumes de batiste écrue et de toile bleue, qui vont encore avoir la vogue cette saison d'été, la maison Jouvenot va disposer des bottines de batiste écrue et de toile bleue camaïeu, avec guêtres de chevreau bronze brodées de blanc.

Pour les courses, les belles dames adoptent le soulier de daim chamois ou gris, avec nœud de ruban assorti au costume, ou la bottine de daim à liége Louis XV.

Nous reviendrons sur cette chaussure de daim chamois, dont la maison Jouvenot a eu l'initiative, et qui est le cachet caractéristique de la femme comme il faut.

Du moment que les bottines vont se faire en batiste et en toile, pourquoi ne les ferait-on pas en foulard? C'est à quoi l'*Union des Indes* songeait lors de notre dernière visite; elle nous a prié d'en référer à la maison Jouvenot. C'est fait.

Le succès du foulard s'accentue de plus en plus. Il est vrai que, grâce aux efforts industriels de l'*Union des Indes*, le foulard est devenu un véritable tissu, ayant sa place à côté de la faille, du poult de soie et du taffetas. On pourrait même dire, en l'honneur du foulard et en toute vérité, que le foulard est le taffetas de l'été, car il l'a complétement remplacé. Les costumes actuels avec tous leurs fouillis de volants, de bouillonnés et de plissés, semblent avoir été créés tout exprès pour mettre en relief le foulard. Aucune étoffe, si ce n'est le crépon de l'Inde, le crépon de Chine, le cachemire et la batiste, ne se prête mieux aux mille et mille combinaisons des toilettes du jour et du soir. Tous les froufrous de la mode donnent au foulard une grande importance industrielle; aussi le vaste magasin de l'*Union des Indes*, 1, *rue Auber, en face le nouvel Opéra*, est-il encombré de milliers de pièces différentes: les unes unies, les autres avec dessins nouveaux. Celles-ci avec rayures filet et rayures pékin; celles-là avec pois de plusieurs dimensions. Le vrai foulard de Chine, *Printed twill*, fera vogue et genre.

Le foulard est d'ailleurs de toutes les étoffes de soie la moins coûteuse et la plus économique. *Pour* 48 *francs* on a une robe de foulard rayé ou à petits dessins, par 8 mètres, en 90 centimètres de largeur; et pour 48 *francs* et 57 *francs*, une robe de foulard à pois (la grande actualité), toujours par 8 *mètres* et en 90 centimètres de largeur. Quand on veut une robe plus ornementée de volants et de bouillonnés on double le métrage. Avec 16 mètres, qui ne représentent qu'une dépense de 96 *francs*, on a une très élégante toilette. Les foulards illustrés de nouveaux dessins sont cotés 45 fr. la robe; avec fleurs Pompadour, 48, 52 et 60 fr. la robe; en foulard uni, 48 fr.

D'autres tissus faisant autorité méritent aussi d'être rappelés à l'attention de nos lectrices:

C'est un tissu écru Tussor, à 70, 80 et 90 fr. la robe.

Le Laïwnton, tissu uni de très belle qualité, à 75 fr. la robe.

Le Bénarès, tissu noir pour deuil, à 60 fr. les 8 mètres.

Le Céleste-Empire, tissu uni, à 80 fr. les 8 mètres; largeur, 90 cent.

Le Japonais, tissu uni, 98 fr. les 8 mètres; largeur, 90 cent.

Le Crépon de l'Inde coûte 120 fr. les 8 mètres, en 90 cent. de largeur.

Et le Crêpe de Chine vaut 139 fr. les 3 mètres, en 1 mètre 40 cent. de large, ce qui permet d'établir une blouze russe ou une tunique Pompadour en crêpe de Chine dans les nuances les plus nouvelles.

Nous nous répétons à propos des foulards de l'Union des Indes, mais c'est pour ains i dire obligatoire. Il faut que nos lectrices soient renseignées d'avance et qu'elles demandent la collection d'échantillons de foulards printaniers pour fixer définitivement leur choix Avec du foulard rayé et du foulard uni, on reproduira des toilettes très fantaisistes. Les biais et les ornements se feront en foulard rayé, et le fond du costume en foulard uni de même nuance.

L'Union des Indes a ajouté à sa spécialité de foulards les cachemires purs indigènes des Indes, qu'elle fait broder et disposer en confections nouvelles, soit tunique Princesse, blouze russe, polonaise, dolman, rotonde, double pélerine, mantille, mantelet à capulet et à capuchon coulissé et à pans carrés.

L'Union des Indes a de très jolis modèles et des dessins très riches et très légers tout à la fois.

Combien de jolies femmes aiment à se mettre en deuil, sans que leurs beaux yeux aient pleuré et sans que leur cœur regrette quelque chose. C'est que le noir sied admirablement bien à la plupart des femmes, surtout le deuil d'aujourd'hui organisé par la *Scabieuse*. Est-ce bien positivement du deuil?... Oui et non. Quand il le faut, c'est du vrai deuil; quand il ne le faut pas, c'est de la coquetterie toute fantaisiste, aussi bien en tout noir qu'en demi-deuil. Les salons de confection, de robes, de chapeaux et de coiffures de la Scabieuse sont bien souvent en contravention de toilettes de couleur qui ont le cachet tout à fait parisien. Cela n'a rien d'étonnant. Une étrangère qui vient choisir une toilette noire, qui est la base fondamentale de la toilette féminine, commande en même temps d'autres toilettes qui ne sont pas noires du tout, tant le genre de la Scabieuse lui semble distingué et nouveau. Tout est réuni dans cette mêmemaison de deuil, quand on veut organiser une toilette de circonstance : les étoffes, la confection, la lingerie, le chapeau, l'ombrelle et les bijoux de jais.

Pour bien vous donner une idée du bon goût des costumes de la Scabieuse, 10, *rue de la Paix*. Nous allons vous en décrire quelques-uns.

***

C'est un costume *Fleur de thé*, en diagonale gris argent, laine et soie. La première jupe, demi-longue, a trois volants derrière froncés à tête, et par devant un plissé à gros tuyaux doublés de taffetas noir et terminés par une tête montante et descendante. Sur cette jupe, tunique Princesse ouverte devant, avec col ouvert à revers arrêté par un nœud de faille. Par derrière, basque formant coquille doublé de faille noire. La tunique se retrousse par derrière en retroussis mousquetaire attaché par un nœud de faille noire retombant en deux pans. Manches à revers tuyautés, avec deux barettes ouvertes garnies de dentelle.

***

Un costume *Caribel* en faille noire, orné de faille gris perle. La jupe est garnie derrière de cinq volants plissés et froncés, avec liserés gris perle. Par devant tablier plissé doublé de gris perle et volant plissé à plat également doublé de gris perle. Sur les côtés, spirales de faille noire doublées de gris perle, se déroulant en quilles. Corsage à pointe, avec revers de faille gris perle, arrêtés par un nœud gris perle, manches bouillonnées, avec crevés de faille gris perle et barettes de faille noire liserées gris perle.

***

Une robe Mandarine, en faille noire, avec première jupe garnie de volants, alternant volants froncés et volants dentelés sur les plissés. La seconde jupe, très longue derrière, est relevée en pouff sur les côtés, avec une écharpe frangée. Cette seconde jupe est garnie d'un volant dentelé. Corsage à pointe devant et à basques carrées derrière, garnies de dentelés et de petits nœuds. Manches demi-larges, avec dentelés et nœuds, ouvertes sur le côtés.

***

Les confections sont non moins élégantes.

Citons un *Mantelet Médicis*, en faille noire, faisant fichu derrière assujetti à la taille avec plaque de passementerie de jais et pans écharpes carrés devant, ornés de pochettes brodées de jais et garnies de dentelle. Tous les contours du mantelet sont bordés d'une dentelle de Chantilly, froncée en tuyaux, avec tête dentelle séparée par un agrément de passementerie de jais. Autour du cou fraise de dentelle.

Un *Mantelet Victoria*, en cachemire noir, avec entre-deux à jour en dentelle de laine et dentelle de laine au bord. Dans le dos coquille de dentelle noire retombant en spirale avec nœud de faille noire.

⁂

Un *Mantelet Numa* en cachemire noir avec capulet de cachemire plissé, garni de faille et de dentelle de laine. Par devant pans écharpe carrés avec brandebourgs du haut en bas.

⁂

Que de choses élégantes il nous reste à passer en revue à la Scabieuse! Les étoffes, les chapeaux, la lingerie et les bijoux. Nous y reviendrons dans notre courrier du 1er mai.

Signalons aujourd'hui un *Chapeau Timbale* (en l'honneur des Bouffes-Parisiens) en tulle grenadine noir s'élevant très haut en godets perlés de jais. Le bord est relevé tout autour avec bandeau de jais. Sur le côté, nœud cocarde attachant une tête de plume avec pans de faille et barbes de dentelle garnies d'un plissé perlé de jais faisant brides. Par derrière écharpe cascade de tulle avec plissé.

⁂

Un *Chapeau Marie-Antoinette* faisant gros pouff de coquilles de dentelle et de feuillage de jais avec panache de plumes et grand peigne de jais posé très en arrière. Les brides reproduisent deux longues écharpes se nouant en fichu Marie-Antoinette autour de la taille. C'est très original et très joli.

⁂

Un *Chapeau Henri*, un peu haut de forme, en grenadine, avec bandeau relevé devant, recouvert d'un feuillage de roses perlé de jais. Sur le côté bouquet de roses nouées, perlées de jais attaché par un gros nœud à quatre coques de faille noire. Une écharpe de tulle part du bouquet sur le côté gauche et tombe en fichu du côté droit. Barbes de tulle garnies d'un effilé gaufré.

⁂

A quinzaine d'autres détails sur la Scabieuse.

⁂

Pour les toilettes de deuil, *Mmes de Vertus sœurs* font une très jolie *Ceinture régente* en satin noir, garnie de guipure. Quand on n'est pas en deuil, Mmes de Vertus sœurs piquent le satin noir de soie cerise, mauve, maïs ou bleu et bordent la Ceinture régente de peluche de couleur assortie. Cette Ceinture de satin noir est très élégante et très économique. Elle figure dans toutes les corbeilles de mariage, au milieu d'une collection variée de Ceintures régentes en satin blanc, bleu, maïs, rose, mauve, vert, réséda et gris argent.

La Ceinture régente se reproduit en moire, en faille et en coutil anglais, aussi bien qu'en satin de toutes nuances. Avant l'apparition de la Ceinture régente, toutes les femmes ressemblaient à des poupées à ressorts; elles étaient guindées et raides. Le corset baleiné leur servait de cuirasse et d'étau. La Ceinture régente, en supprimant le corset, a donné à la taille une élégance native, combinée d'après les lignes de la statuaire antique. Loin de comprimer le corps, la Ceinture régente lui laisse toute liberté d'action. Elle dégage la poitrine et se contente de lui servir de point d'appui. Elle cambre les hanches, amincit et assouplit la taille. Elle développe les formes frêles et délicates et fait paraître plus minces celles qui ne le sont pas. Telles sont les qualités d'élégance de la Ceinture régente, approuvée par l'Académie de Médecine qui la recommande tout spécialement. Par cela même que la Ceinture régente est un succès et un chef-d'œuvre, elle est en but à la contrefaçon la plus déloyale. Il faut donc exiger sur toutes les Ceintures régentes la signature brevetée de *Mmes de Vertus sœurs*, 27, rue de la Chaussée-d'Antin. Ce qu'il y a d'inappréciable, c'est que la Ceinture régente ne s'essaie jamais. Il suffit d'envoyer directement à *Mmes de Vertus sœurs* les mesures suivantes pour recevoir une Ceinture régente irréprochable de coupe et de main-d'œuvre : *Tour de la taille à la ceinture, largeur de la poitrine, tour des hanches, longueur de la taille sous le bras.*

La beauté consiste aujourd'hui dans une tournure élégante, une coiffure échafaudée en perruque et un teint éclatant.

Il faut donc avoir tout cela; rien n'est plus facile. L'éclat du coloris s'acquiert tout naturellement avec le *Lait antéphélique* de Candès qui efface les taches de rousseur, la couperose, et qui fait disparaître tous ces affreux masques qui défigurent le visage des jeunes mères et toutes les rugosités de la peau. Ce lait, aux principes camphrés, est un tonique réparateur en même temps qu'un dépuratif puissant; c'est un engrais précieux qui tonifie la peau, l'assouplit, la blanchit et la colore, parce qu'elle active le sang et qu'elle le fait circuler dans les veines. Tels sont les principes du Lait antéphélique : la fraîcheur, la jeunesse et la santé. Les premières atteintes du soleil printanier sont toujours nuisibles aux peaux fines et délicates. Avec le Lait antéphélique on peut s'en garantir.

La femme intelligente cultive sa beauté comme

une fleur délicate. Elle trouve le moyen, non-seulement de ne pas vieillir, mais encore de se rajeunir en faisant usage de cosmétiques spéciaux, tels que les glycérines parfumées de la *maison Violet*, à la violette, au Portugal et aux mille fleurs, distillées et préparées avec une perfection parfaite et qui empêchent la peau de se flétrir et de se rider, en lui conservant tout son velouté et son élasticité. La *Crème de beauté*, à la base de glycérine et de bismuth; la *Crème Pompadour*, recette authentique de Manon Foissy, femme de chambre de la marquise de Pompadour, et qui est contre les rides un rempart infaillible; l'*Eau de beauté*, blanche et rose, la lotion Violet, au suc de framboises, le lait de roses, le lait de camélias et le lait d'amandes. Il y a de quoi choisir, comme vous voyez. N'oubliez pas non plus l'*Emulsive* à la glycérine et au lait d'amandes, pour la délicatesse et la blancheur des mains; l'*Acidule de violettes*, bains de fleurs rafraîchissant; la *Glycérolé* aux roses de Provins, lotion tonique et rafraîchissante pour la toilette intime; la *Poudre au lis de Cachemyr*, invisible et adhérente et bien plus fine et plus hygiénique que toutes les veloutines possibles; le *Savon de Thridace* aux suc de laitue; le *Baume de Violettes*, pommade fondante et nutritive pour la beauté de la chevelure; l'*Eau et la Poudre* dentifrice, signées *Violet*, et les triples extraits d'odeurs pour le mouchoir, tels que l'Ess-bouquet, les brises de mai; c'est presque un catalogue que nous vous donnons; il est incomplet. Demandez à la maison Violet, boulevard des Capucines, au coin de la rue Scribe, ou 317. maison rue St-Denis, à la maison de gros et de commission, le catalogue détaillé de tous ses produits en même temps qu'un livre très intéressant : les *Talismans de la Beauté*, et une petite brochure : l'*Art de s'embellir*.

Vicomtesse DE RENNEVILLE.

COURRIER DES THEATRES

LES DEUX COUSINES, opéra-comique en un acte de M. S... T....

Nous empruntons à l'*Impartial* de Boulogne-sur-Mer les détails suivants sur la représentation d'un opéra-comique, les *Deux Cousines*, qui vient d'avoir lieu dans un des premiers salons boulonnais. L'auteur de cet opéra-comique n'en est pas à ses débuts, c'est un compositeur de talent et un véritable musicien dans toute l'acception du mot. Il est vice-président de la Société Philharmonique de Boulogne-sur-Mer. La musique est savante tout en étant légère et facile. Les *Deux cousines* reviennent de droit à l'Athénée. Nous en avertissons M. Ruelle qui a l'intelligence d'attirer à lui les compositeurs inconnus qui méritent d'être connus et appréciés.

V. DE R.

Un compositeur boulonnais, qui n'est pas à son coup d'essai, a fait représenter, jeudi, dans le salon de M. A. D., comme préface à une soirée charmante et très animée, une œuvre musicale qui a été très applaudie. L'auditoire était nombreux et on y remarquait quelques juges compétents «des deux sexes».

Le libretto de cet opéra-comique, dont le ton est tantôt sérieux, tantôt bouffon, a été emprunté au « Musée des familles ». La scène se passe dans un jardin et en Allemagne ; sans doute dans les états d'un de ces principicules qui n'avaient de grand que leur titre, et qui malheureusement pour les voisins de la Prusse et pour eux-mêmes, se sont fondues ou plutôt ont fondu à la chaleur des fusils à aiguille de Sadowa.

Le grand-duc donc qui régnait à Wiesbaden ou ailleurs poursuivait de sa colère et de ses sbires un jeune lieutenant. Son chambellan et préfet de police, lancé à la poursuite du fugitif, vient le chercher jusque dans l'habitation du père de la jeune fille qu'il aime et qu'il désire épouser. Mais le fugitif, le proscrit, l'opprimé, l'emporte sur lui dans le cœur de sa fiancée ; et c'est bien naturel, étant données ces mœurs déplorables qui font du gendarme, notre suprême sauvegarde sociale, un auxiliaire auquel les familles ont parfois recours mais dont les services ne sont pas suffisamment appréciés par la littérature romanesque et dramatique.

Hâtons-nous toutefois de dire qu'il s'agit ici d'une faute politique, une de celles qui conquièrent, alors même qu'elles ne le méritent pas, toutes les indulgences.

Ce qui complique la situation, c'est que le fugitif s'est déguisé en jeune fille et comme il a, ma foi, une voix très fraîche et d'un registre très étendu dans le domaine habituel des *sopranos*, il trompe tout le monde, même la jeune fille qu'il épousera plus tard, et qui, voyant en lui une simple cousine, lui fait ses confidences. Malheureusement on l'a vu entrer dans le jardin; il craint d'être découvert et de compromettre l'imprudente qui ne se sait pas sa complice. Les sbires sont là qui chantent en chœur et dans une très belle musique leur prochaine capture. Il s'élance hors du parc ; il est, comme on dit, pincé, ramené prisonnier, de plus en plus intéressant. Mais au moment où on va le conduire en forteresse, un pli arrive qui annonce au chambellan la grâce

de son prisonnier. Et au lieu d'aller en prison il va à l'autel pour y contracter une plus douce, une moins amère captivité, si l'on en croit ceux qui la subissent, quand toutefois la jalousie ne se met pas de la partie. Inutile d'ajouter que le père, qui a recélé le jeune captif, s'empresse de donner son consentement à cette union avec cette voix sympathique dont nos salons boulonnais ont déjà retenti.

Nous n'avons pas écouté jadis avec assez d'attention, pour être en mesure de les juger, les partitions de M. S.-T. Mais nous inclinons à penser que ce dernier opéra-comique : les *Deux Cousines*, est supérieur comme orchestration et comme mouvement lyrique à la *Rose magique* et même à *Pervenche*.

On remarque dans cette nouvelle œuvre une très louable unité de composition. L'idée première se suit sans interruption. Le thème conserve son cachet propre d'un bout à l'autre. Il forme le fond du poëme musical, de la partie vocale comme de la partie instrumentale. Cela empêche-t-il que les broderies soient variées ? Pas le moins du monde. Le dessin et le coloris sont pleins de traits et de nuances, mais le canevas n'a qu'une trame.

L'ouverture, un peu longue, peut-être, pour une pièce qui n'a qu'un acte, un acte assez long toutefois pour ceux qui chantent, mais non pas pour ceux qui écoutent — l'ouverture roule sur un motif qui sert comme de lien aux grands morceaux du dialogue. Ce motif revient plusieurs fois, et certes sans fatiguer, d'abord dans les gémissements et plus tard dans le hallali des sbires qui tour à tour manquent et retrouvent leur proie, Leurs chœurs ont tout à la fois beaucoup d'ampleur et de mouvement. C'est comme une meute qui répond avec promptitude à l'appel du piqueur. Ici le piqueur est un chambellan qui doit cumuler plusieurs fonctions. Rien de surprenant qu'il ne soit aussi le maître de chapelle, le ministre des beaux-arts et le professeur de chant de la famille du grand duc! Aussi est-il écouté de ses gens..... et du public !

La dominante de l'ouvrage est très heureusement rencontrée. L'*Andante* marche toujours — nous ne dirons pas allégrement — mais résolûment. L'air est partout très vif, ceci soit dit sans jeu de mots. Les ritournelles nettement accentuées, puissamment attaquées. Bref, l'ensemble est d'une vigoureuse tonalité. Nous ne sommes pas assez forts sur le contre-point pour apprécier l'œuvre au point de vue des régles si sévères de l'art de Lulli et d'Auber. Mais ce que nous pouvons affirmer, c'est que l'effet produit est très bon, les mélodies sont charmantes, faciles à retenir. Les accompagnements bien adaptés, et très nourris, soutiennent les voix sans les couvrir. Bref il court dans tout l'ouvrage, ouverture, solis et chœurs, une incontestable inspiration musicale. C'est sans doute savant ; c'est à coup sûr simple, franc d'allures, harmonieux. L'oreille de plus de cent auditeurs n'est-ce pas un critérium qui en vaut bien un autre ? Et ne sont-ce pas deux cents mains qui ont battu cette appréciation que notre plume se borne à *noter* ?

Ajoutons pour être complet, que l'exécution n'a pas peu contribué au succès de l'improvisation. L'orchestre, composé de quatre instruments à cordes, violon, alto, violoncelle et basse, quoiqu'ayant peu répété — une seule fois, nous a-t-on dit — s'est bien acquité de sa mission. La troupe aussi. Le jeu intelligent, les belles voix et les bonnes méthodes de chanter suppléent aux décors et aux costumes. Elles nous ont donné, quoique dans un salon, un peu de cette illusion si propice aux œuvres d'art, et que le théâtre sait si bien faire naître et entretenir en nous.

A bientôt sans doute l'épreuve de la rampe.

Un ex-habitué des premières.

LITTÉRATURE

IMMORTELLES ET JOUVENCEAU

VISION D'UNE MÈRE

Je l'attirerai à moi, je le conduirai dans la sollitude, et là je parlerai à son cœur.
(PROPHÉTIES D'OSÉE, ch. II)

(Suite et fin)

RÊVERIE. — « Oui, oui, c'est bien l'écho des pas de son coursier que Zéphyre nous apporte !

. . . . . .

Hâtez-vous, hâtez-vous, mon bel enfant ! Je veux être votre chaste maîtresse et vous donner la poésie pour sceptre et pour parure.

» A moi, mes féaux !... reconnaissez les accords de mon luth ! accourez, je le veux !...

» Génies des eaux et des brises, esprits de la lumière et des ombres, fleurs, harmonies, parfums, tout ce qui aime, tout ce qui chante, moi, Rêverie, vierge immortelle et votre souveraine, je vous appelle. Accourez, accourez à mon ordre, et rassemblez ici vos tributs les plus riches !

» Et toi, ô reine des heures étoilées ! ô Lune toute belle, qui poudres d'argent les lis et fascines les marguerites, répands à grands flots tes féeries, tes séductions, tes philtres ?...

» Viens, doux enfant, beau Jouvenceau aux yeux couleur ds perle, viens : ma cour est en fête pour t'accueillir, et nous avons compté assez de crépuscules, en t'attendant sous le grand saule.

» Ma sœur veut te porter, entre ses bras puissants, jusqu'aux plus hauts sommets ; moi, faible, j'irai jetant à profusion boutons de roses, bijo x et mélodies, à vos côtés.

» La vertu, par elle, deviendra la moisson de tes jours ; par moi, la poésie sera le charme de tes nuits ; et l'enthousiasme, chaud rayon du ciel qui luit entre nous deux, se fera tour à tour ta faucille et ta couche.

» De tes sourires joyeux et de tes douces larmes, je tresserai des guirlandes avec l'aimable Speranza. »

MÉDITATION. — « Et moi, mon bien-aimé, quand tes pleurs seront amers et brûlants, j'appellerai les trois divines sœurs : en les recueillant dans sa coupe d'or, Fidès les comptera ; puis les ira répandre, comme un encens d'agréable odeur, aux pieds de l'Eternel.

» Speranza, alors les mains chargées d'essences miraculeuses, viendra rafraîchir tes paupières et caresser ton front.

» Celle, enfin, dont la robe virginale est faite de flammes ardentes, la plus pure, la plus chérie des filles de Dieu, embrasera ton âme du feu divin qui consume toute douleur humaine.

. . . . . .

» Puis, un jour, dans la plus riante oasis de notre empire, elle fera croître une fleur d'idéale beauté, la Vierge céleste, la chaste Amora... »

RÊVERIE.— « Une fleur embaumée, ravissante, que, nous, vierges terrestres, reines de la solitude, nous voulons cultiver pour toi, ô notre favori ! «

MÉDITATION. — « Et que Dieu lui-même, à son heure mystérieuse, attachera sur ton sein, pour y reposer à jamais, et te verser, en retour, les saintes et confiantes ivresses qui tarissent la source des pleurs amers et brûlants !... »

. . . . . .

TROISIÈME STROPHE ou VINGT ANS!

MÉDITATION. — « C'est lui !... Il ne s'est point lassé des doux messages de ma fidèle colombe, en ses veilles du jour. »

RÊVERIE.— « C'est lui !... Il ne s'est point lassé des doux messages de mon oiseau bleu, en ses songes des nuits »

Oui, c'est lui ; c'est le bien-aimé qu'elles attendaient en comptant les crépuscules sous le grand saule, les vierges de la solitude.

Intrépide et fier sur son fougueux coursier, voyez comme il s'en vient, les cheveux au vent !...

Voyez l'oiseau bleu folâtre battre des ailes avec allégresse, et le précéder en chantant : —Hourra ! Rêverie, hourra !... Il entre en tes domaines !

Et lui, à l'oiseau bleu de ses songes, parfois, jette nn sourire...

Mais la fidèle colombe de sès veilles, qui, palpitante et muette, se tient cachée contre son cœur, il l'étreint bien fort, et, tendrement incliné vers elle, il la baise en murmurant : — O douce amie, ô blanche messagère, merci !... Il est beau le royaume où tu me fais venir, et j'y veux demeurer.

. . . . . .

Puisses-tu dire vrai, aimable Jouvenceau !... car elles ont puissance et beauté merveilleuses, celles qui conversaient en t'attendant au bord du lac, et dans le royaume qu'elles veulent partager avec toi, les trois filles du ciel, Pidès, Amora, Speranza, se plaisent à descendre.

Crois-moi : il faut rester ici.

Alors, ton âme, flamme que Dieu souffla sur un atome prédestiné, régnant ici souveraine, ne craindra plus les vents impétueux, les brumes corrompues et épaisses des foules... Et, pour flambeau de vie et de lumière éternelles, toujours inviolable, toujours grandissante, elle brillera sans déclin au fond de tes doux yeux couleur de perle, limpides et profonds comme l'onde et la lune !

. . . . . .

***

RÊVERIE. — « Salut, beau Jouvenceau !... Je suis la chaste maîtresse qu'en tes songes des nuits te montrait l'oiseau bleu. A toi, l'harmonie des soupirs et des chants : je te donne mon luth ; à toi la poésie pour parure et pour sceptre. »

MÉDITATION. — « Noël !... Noël !... Je suis la noble fiancée qu'en tes veilles du jour te promettait sans cesse ta fidèle colombe : à toi, fière Jouvenceau, la force et la sagesse pour diadème et pour armure ! »

—

ENVOI A LOUIS

25 août 1868.

Combien de fois refleuriront les lys avant qu'il te soit donné de contempler le *lac* et le *saule*, ô mon enfant chéri !... Cembien de fois renaîtra pareil jour, avant que tu reçoives le *Salut !* le *Noël !* des *Vierges immortelles* qui t'attendent ?... Je ne sais... Tu es encore *si loin, si loin*, mon faible Jouvenceau !

Si loin, que tu les soupçonnes à peine, celles qui, durant ma veille de liesse et tendresse à ton chevet, me viennent d'apparaître.

Garde pourtant ces pages qui te chantent ma vision (c'est mon bouquet de fête...) et sache déjà ce peu de l'allégorie qui te frappe :

Ce qu'elles promettent, les *Reines de la Solitude*, noble MÉDITATION et ravissante RÊVERIE, elles le donnent.

Fidès, Amora, Speranza, tu les connus toujours sous ces noms sublimes et simples : *Foi, Charité, Espérance.*

L'Oiseau bleu ?... Ecoute bien dans ta tête blonde ; tu vas entendre la voix qui dicta naguère à ta plume naïve : « Ne viens pas au-devant de moi, Mère bien-aimée, pour ne pas *faner* le meilleur moment. » C'était la sienne, mon petit poète...

Et l'humble messagère, qui presse le voyageur chéri dans le chemin du beau royaume où l'on médite et où l'on rêve ; dans le chemin qui mène à l'*oasis* où se cache la *fleur* qui fait *croître Amora*, la fleur qui doit grandir dans l'ombre et le silence, entre les deux royales sœurs, jusqu'à cette heure mystérieuse où Dieu lui-même la cueillera pour ce fier Jouvenceau ; dis, enfant, cette *Fidèle colombe*, ne la reconnais-tu pas ?... C'est toi, mon bien-aimé, qui l'a parée de ce doux nom !.... Et puisque, enfin, le *Jouvenceau dont l'âme blanche* brille au fond de *sés grands yeux couleur de perle*, c'est toi, toujours toi, l'humble messagère qui, Méditation et Rêverie, lui révèle, peut-elle être quelque autre que... MÈRE-AMIE !...

J. C.

MOSAIQUES ROSES

Très beau le concert annuel de la Société italienne de bienfaisance de Paris, donné samedi au Grand-Hôtel, devant un public très élégant qui a fait un accueil très sympathique à Mme Alboni, bien que les applaudissements n'aient réellement éclaté qu'après son troisième morceau. Mlle Belval, la fille de Belval de l'Opéra, a débuté dans le duetto *qui tollis* de la *Messe* de Rossini, et la voix brillante, souple de la jeune artiste, a fait un plaisir extrême à entendre; la *Mandolinata* de Paladilhe a été admirablement chantée par Gardoni, l'éminent ténor dont le talent plein de charme a toujours le privilége de soulever les bravos de toute une salle. Citons aussi au premier rang des artistes que le public a grandement fêtés, M. Delle-Sedie, qui a chanté la romance du *Ballo in Maschera (Eri-tu)* avec ce sentiment si exquis des nuances, cette maestria dont notre grand chanteur a le secret. Le *Vadis via di qua* de Marteni, interprété par l'Alboni, Mlle Belval, Gardoni et Delle-Sedie, a brillamment terminé cette soirée musicale, la plus belle de la saison.

DESCRIPTION DE LA GRAVURE

TOILETTES DE MARIAGE

Toilette de mariée. — Robe de faille blanche, avec première jupe garnie en tablier de volants de faille dentelés de satin blanc, surmontés de volants en pointe à l'aiguille, avec ruche tuyautée en point à l'aiguille. Le dernier volant se relève sur le côté et continue sur la traîne par derrière. Seconde jupe se relevant en tablier sur les côtés et continuant en longue traîne derrière. Le tablier est encadré d'un volant de faille dentelée de satin, surmonté du même point à l'aiguille, et, par derrière, il y a également un volant de faille bordé de satin blanc, avec deux volants de points à l'aiguille. Corsage à basques ouvert-en-cœur, avec fichu de point à l'aiguille encadrant l'encollure. Autour des basques liserées satin et tombant droites, volant de dentelle posé sur la faille ; manches avec très hauts revers, montant jusqu'au coude, dentelé satin blanc avec point à l'aiguille et ruche de dentelle ; sur le sommet du revers, bouquets de fleurs d'oranger ; semblable bouquet de fleurs d'oranger à l'ouverture du corsage. Coiffure en cheveux composée de coques, de rouleaux et de nattes, avec traînaux de fleurs d'oranger, tournant en couronne sur le haut des cheveux et continuant en longue branche derrière. Cette traînasse de fleurs d'oranger maintient un grand voile de tulle enveloppant toute la toilette. Bottines de satin blanc, à talons Louis XV de Jouvenot ; gants blancs à quatre boutons ; livre de mariage de la maison Cornillac de Châtillon-sur-Seine ; médaillon en diamants, avec le nouveau chiffre de la jeune mariée et la date de son mariage.

Seconde toilette de demoiselle d'honneur. — Robe de poult de soie gris clair ; la jupe est garnie dans le bas d'un volant à plis creux, de 30 centimètres de hauteur, formant godets ; au-dessus du volant, large biais et nœuds Watteau en ruban bleu. Les côtés se composent de six larges plissés remontant jusqu'à la ceinture, et le même volant à plis creux encadre la traîne de la robe. Une tunique, faisant gilet et basques peplum en faille bleue, boutonnée dans toute sa hauteur avec des boutons d'acier, se gonfle en pouff tournant derrière ; elle est encadrée dans toute sa hauteur d'une malines posée à plat. Corsage de faille gris, faisant petite veste, très décolletée derrière et dégageant devant la tunique bleue, avec basque arrondie devant et se retroussant derrière à la Mousquetaire ; manches à coude, ornées en dessous de hauts plissés et en dessus de doubles plis godets. Chapeau en faille rose, faisant pouff, avec bord crénelé en faille bleue faisant diadème tout autour ; sur le côté, bouquet de plumes blanches attaché par une rose épanouie, retombant en longue traîne ; du côté opposé, dans l'intérieur, petit bouquet de roses ; brides en ruban de faille rose et bleu. Gants paille, bottines de chevreau gris ou souliers de chevreau gris, avec nœuds béarnais en ruban gris et bleu. — V. DE R.

Pour les articles non signés
Vicomtesse DE RENNEVILLE.

Paris. — Imprimerie Georges Kugelmann, rue du Helder, 13.

Leroy imp. r. des Marais 66.

Planche 1085

15 Avril 1873

La Gazette rose

Toilettes de Mariage

Etoffes des Magasins du Louvre - Toilettes de Mariage de Mlle Marie Bataillon - Rubans de la Glaneuse Coiffure de mariée de Philippe - Fleurs de Dutei - Chapeau de Mlle de Bougars - Peigne Espagnol dit Girafe en écaille Bijoux de la Mme Rouvenot - Mouchoirs de Chapron - Ceinture-Régente de Mmes De Vertus sœurs - Foulards printanniers de l'Union des Indes - Chaussures de la Mme Jouvenot - Parfums et savons de toilette de la Mme Violet fournisseur des Cours Etrangères.

3. Rue Rossini

au profit des orphelins de la guerre, a prouvé que Mme la maréchale Mac-Mahon vendait des por-